

**Monique Labidoire** est née à Paris de parents hongrois. Elle entre en poésie après la rencontre de Guillevic qui devient pour elle un ami et un guide. Ses publications, qui s'espacent au cours d'une quarantaine d'années, ponctuent un vivre en poésie constant. Elle relie cette activité poétique à celle d'autres poètes français et étrangers à travers des groupes poétiques qu'elle anime, tel "l'Union poétique," et aussi par sa collaboration à diverses revues. Choix de publications: *Solitudes* (Debresse, 1961); *Saisir la fête* (Guy Chamberland, 1967); *Arythmies* (Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1978); *Cassures* (Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1983); *Natures illimitées* (Milieu du Jour, 1995); *Tryptique* (La Bartavelle éditeur, 1997).



### Forêt

**L**e silence gravé d'écoute, sourdement s'emplit de lueurs et distingue des sons différents venus du creusement de la matière. Dans les bois de chasse, l'oreille du chien dresse une palpitation de saison au cri de la perdrix et mesure la caresse criblée d'un coeur jusque là vacant. L'humus piétine les compagnies familières et tasse son épaisseur de rouille aux confins du paysage, mêlant ses odeurs humides au goût des châtaignes.

Dedans, la maison fume de chaleur et l'âtre de tous les âges initie aux correspondances saisonnières. La campagne allume ses hangars tandis que dans les cités, les carrés de lumière détruisent le silence, pressentant des déchirures, attirant ça et là de bucoliques émanations.

Mais aussi, luciole et dinosaure s'inscrivent dans le temps de mémoire perpétuant les signes dans la pierre et s'abreuvant d'eaux millénaires. Une main d'écriture a plié le papier de fibres, la cire rouge a cacheté les secrets des espèces afin que chaque matin augure de l'espérance et explore les astres alentour.

A l'avancée des chemins, le bûcheron a cogné l'écorce et la sève a gorgé les feuilles de son lait gluant, nourrissant le sol pourrissant de sa force de vie. La terre abreuvée de pluies a retrouvé ses traces de lumières et d'ombre et les yeux du faon, en perles de rosée, ont su garder la lueur magique de l'incarnation.

D'innocence puisée à l'instinct même de ses espaces, la bête guette calmement sa paix, repue des férocités journalières, du vol des rapaces jusqu'à l'élasticité du guépard et concerte des alliances de coeurs épris de longs souffles tièdes venus des tréfonds des tanières. Dans la forêt, le cycle des couleurs cache l'endormissement du feuillage abritant l'écho de chants capiteux.

Toute nature aiguise une fonction différente et brise la limpidité des lacs dans ses hauteurs picturales. Les mots disparus dans tous recoins obscurs font place à l'émiettement des feuilles craquantes de saison sèche et tandis que l'écureuil joue la noisette, le rêveur s'essaie à la découverte de nouveaux lieux qu'il imprimera sur la page.

De la marge à la forêt, le moulin à papier tourne ses eaux d'écriture, inventant les récits d'hier et de maintenant. De la sorgue à la laïta, les mots ont creusé des racines, enveloppant les paysages de pins et de genêts, enroulant les longs tracés de plume, poursuivant sources et ruisseaux jusqu'à l'ouverture.

Ici collines et vallons perdurent de chants de pierre et de ceps, là ce sont les vergers de pommes qui nouent l'éloquence pour un silence habité de songes, plus au loin le murmure élémentaire conduit quelque marcheur égaré vers l'assemblée rassemblée. Les paroles rejettent leur sens pour l'union des ressemblances démêlant de leur intimité toute concertation.

La terre meublée d'éléments disparates féconde la brébis mais c'est la débauche de la licorne qui éraïlle la voix des messagers. Les pieds des porteurs de pain saignent de lanières dures et les mots ensemencés de meurtrissures attaquent féroceement l'épaisse couche des apparences.

Celui qui burine le métal a rejoint le tracé des parchemins, noirci ses feuilles au fusain, dessiné des figures de craie sur les trottoirs des villes. Son pupitre d'écolier s'est rempli de trésors, de petits riens, une pastille d'anis, un bout de ficelle, trois billes de verre coloré, un ruban de poupée.

Il frappe maintenant le clavier des signes.

Il rabote les échardes, égalisant toute sonorité dans le même parler océanique. Son état de veille s'amenuise, sa carapace use ses mailles et son esprit, peut-être initialement chevaleresque, laisse bercer des violences et des passives cruautés. Explosées, ses ouïes se détachent et c'est un hurlement de truie assassinée qui macule de sang les zones infestées.

Dans des citadelles de pain d'épices, les nains dévorent leur goûter tandis que le luth accroché à la muraille montre ses doigts devenus malhabiles à pincer des sons de rose et de sonnets. Le ménestrel a changé sa peau contre un cuir de corrida. Les rues rendent à la fois victuailles et détritrus, les vitrines allumées de désirs prostituent leur dernier éclat.

Entre le dehors et le dedans une fine frontière sépare la respiration, les mots disent les choses, le pas du marcheur pénètre les taillis d'églantines, débusque le nid des tourterelles, les ciels brûlés de crépuscule refusent la tombée opaque des soirs comme si l'horizon esseulé revêtait une grisaille d'évidence.

Pourtant, dans le silence cristallin de la source, le corps appelle à l'incertitude, la main interroge ses doigts qui tracent une fois encore des signes, les paupières éclaircissent les plaies de l'arbre patriarche, le commencement de chaque plante initie à l'accouplement des espèces tendant sa tige vers le repeuplement des terres.

Le tourbillonnement des odeurs, des paysages, le lustre des purifications saisonnières, la narration des déserts d'eau ou de sable, le rassemblement d'images et aussi l'épuisement des idoles, tant de sacrilèges, tant de profanations de la parole dite et si peu de recueillement,

quand la forêt cueille une à une les feuilles de lumière et que les arbres méditent au frotispice des temples. Au dire du chêne, l'orpailleur exhume ses ultimes trouvailles du fond des tombeaux dessinés d'aurochs et grave infiniment son dernier silence.